

La sociologie africaine : un paradigme de rêve

Introduction

Jusqu'à une période récente, l'Afrique a été considérée comme un continent sans paradigme. Ce qui est un problème phare pour l'Afrique dans la mesure où l'histoire de la sociologie africaine est en rapport avec l'histoire coloniale. L'Afrique, terre d'apparition de l'homme et des premières civilisations étatiques attestées, est mal connue ; d'où l'impérieuse nécessité d'une bonne utilisation des ressources historiques (documents écrits, tradition orale, archéologie, linguistique, anthropologie).

À mon avis, nous sommes à une époque de changement de paradigme : les paradigmes, ce sont les principes des principes, les quelques notions maîtresses, qui contrôlent les esprits, qui commandent les théories, sans qu'on en soit conscient nous-mêmes.

Nfally Diémé
Université Cheikh Anta Diop
Dakar, Sénégal

Les sciences classiques furent partagées entre les deux obsessions, celle de l'unité et celle de la variété, chacune correspondant à un certain type d'esprit, et du reste leur antagonisme fut productif en permettant de développer en même temps la diversification et l'unification du savoir, sans toutefois pouvoir aboutir à la conception de l'unitas multiplex.

Ces citations que j'ai tirées d'un article publié par Mbombog Mbog Bassong, rendant hommage au penseur de la complexité Edgar Morin et intitulé « Paradigme, valeur et communication » m'ont poussé à donner mon opinion

sur le rétablissement d'un paradigme typiquement africain pour correspondre à une sociologie typiquement africaine.

Depuis le temps qu'existe la sociologie, particulièrement en Occident, sa volonté de répandre cette discipline à travers le monde devrait être abordée dans les règles de l'art et sans arbitraire. Il est grand temps que nos chercheurs, nos penseurs décident de rompre avec tous les paradigmes et les démarches scientifiques qu'utilisent les Occidentaux, et tentent d'éviter de faire des recherches mendiantes, c'est-à-dire pour plaire à ces derniers. On ne peut pas accepter que nous puissions faire traîner davantage la naissance d'un enfant qui devrait voir le jour depuis très longtemps. Est-ce que la domination des Occidentaux qui existait dans le temps passé règne jusqu'à présent, ou bien avons-nous peur de nous faire bloquer sur le plan financier ou publicitaire ?

L'Africain néglige toujours ses capacités et son savoir-faire pour adopter le génie européen, on dirait que la bataille de la couleur de la peau n'est pas encore achevée.

Nous ne pouvons pas être totalement parfaits, donc on a toujours besoin de secouristes pour nous épauler, ainsi va la vie. Cependant, si on se laisse dominer par autrui, c'est parce qu'on doute de nos capacités, de nos savoir-faire. Dans une équipe de football, on a toujours des remplaçants pour remplacer ceux qui sont au bout de l'effort ; faisons donc de même pour nos maisons éditoriales ou associations, pour lutter contre la dévalorisation. Comme disait Mbombog Mbog Bassong dans son projet de sociologie africaine : « Cela peut en chagriner beaucoup de reconnaître que s'il existe des sociologues, la sociologie n'existe pas encore. Mais d'autres, dont moi-même, puisent de l'ardeur à l'idée que la sociologie doit naître. »

Mais la question que nous devons nous poser est la suivante : quelle est la stratégie que nous devons adopter pour faire naître une bonne fois cette sociologie africaine tant attendue depuis des siècles ? Le chemin est très long et piquant, avec ses pièges mis en œuvre par autrui. Notre patience devient une arme au profit de l'adversaire et qu'il utilisera pour nous détourner à nouveau du bon chemin. Tout ce dont nous avons besoin pour construire notre AFRIQUE FUTURE est avec nous, donc il ne reste que l'engagement et la détermination. Les prédécesseurs ont entamé le combat et il ne manque qu'une finalisation pour qu'on devienne autonome dans nos démarches scientifiques. Je ne peux comprendre une telle lenteur, car en Afrique nous avons de grands penseurs de renommée internationale et jusqu'ici on a du mal à régler ce problème, est-ce que ce n'est pas de l'« HYPOCRISIE » ?

Est-ce qu'on forme des chercheurs pour qu'ils finissent par avoir tout simplement un diplôme et gagnent de l'argent à n'importe quel prix, ou plutôt pour rendre service à leur pays ?

Ce qu'il faut éviter ce sont les recherches commanditées et financées par les ONG de l'Occident qui veulent rendre la situation favorable pour se faire une place.

Norbert Elias, lorsqu'il s'est posé la question : qu'est-ce que la sociologie ?

démontrait comment la sociologie s'appuie sur le sens commun :

- LES SOCIOLOGUES s'appuient sur les concepts que les individus ont du monde dans lequel ils vivent.
- LES SOCIOLOGUES s'intéressent aux opinions que les individus (ou groupes) émettent sur eux-mêmes et sur la société et aussi aux raisons qu'ils donnent pour expliquer leur parcours social et la société.

La rupture avec l'objet est plus difficile que dans les sciences de la nature :

- Le chercheur qui observe un phénomène intervient avec sa culture, ce qu'il est, ce qui l'influence, ses désirs et ses caractéristiques sociales.
- Il peut être influencé par les financeurs des recherches.
- Il est influencé par l'air du temps et le fait que certaines théories sont plus ou moins dominantes à un moment donné.

Donc, quel intérêt de mener des enquêtes sur des faits et problèmes de société, puisqu'on peut en connaître le sens instantanément ?

Ceci révèle que dans une enquête, il faut toujours opter pour le chemin de la logique et ne pas se laisser influencer par les opinions communes. Le chercheur doit se démarquer du commun pour mieux distinguer et faire la part des choses. Ces bonnes raisons pour faire une bonne recherche peuvent être détournées par un contrat personnel. Je m'explique : un chercheur, après avoir reçu un sujet de recherche, peut, durant sa recherche, faire dévier les normes de la recherche pour ses propres ambitions. Il s'agit pour nous, chercheurs africains, de faire preuve de notre capacité d'arbitrer entre le vrai et le faux, car on ne peut pas condamner toute une population en impliquant les innocents, et ceci peut se traduire aussi au niveau des chercheurs. Lutter contre l'injustice qui règne au niveau de la manipulation de la recherche, c'est valoriser « un travail noble » (Durkheim).

Cette pensée de Durkheim mérite d'être soutenue avec honneur, mais le problème se trouve plutôt au niveau du choix de paradigme. Nous Africains, ce qui nous intéresse le plus, c'est de

trouver notre propre paradigme. Il est aussi important de noter un manque de soutien de la part de nos États. Cette discipline est vue comme « un poison dans un repas » par les gouvernements, car son sens vrai est de révéler toujours l'exacte vérité accompagnée de preuves palpables, après avoir emprunté la bonne démarche scientifique. Il est important de faire un parallèle entre l'histoire de la sociologie dite « africaine » et l'histoire (coloniale) proprement dite de l'Afrique. Nous remarquons ici une coïncidence entre ces deux événements qui ont une trame de passé étroitement reliée. Cette coïncidence devrait susciter des débats au sein de la population et des chercheurs. Elle a fait un jour l'objet d'appellations désobligeantes de la part de l'Occident. Ces derniers considéraient l'Afrique comme un continent sans espoir, c'est-à-dire un continent noir ! Le problème de l'existence d'un paradigme africain a des causes lointaines, ce phénomène de blocage se situe au cœur même de l'histoire coloniale. À vrai dire, le combat ne se focalisera pas sur la recherche de ce paradigme, mais plutôt sur le combat contre le système, installé par les Occidentaux, que nous utilisons pour étudier. Je me demande à quoi sert de trouver un paradigme or qu'il y a toujours un système établi par les colons. Voyez-vous ce paradoxe ? Il y aura toujours une opposition totale entre ces deux systèmes. La réponse peut être renvoyée aux pratiques évoquées plus haut du financement des recherches pour nous imposer de continuer à utiliser leurs systèmes. C'est aux maisons éditoriales de bloquer les recherches commanditées, pour favoriser ceux qui sont motivés par la bonne volonté. On ne peut pas dire que tous les Occidentaux et les ONG sont animés de mauvaise foi, certes il y en a qui travaillent avec loyauté. Il ne s'agit pas seulement des Occidentaux, l'Afrique aussi a sa part de responsabilité, c'est nous-mêmes qui sommes les dirigeants antiévolutionnistes, ce que j'appelle communément « les Européens noirs ». On sent une complexité du social et de l'économie, comme l'a si bien dit Mbombog Mbog Bassong :

Il est bon de rappeler que le système de l'équilibre général cher à l'économie mathématique est abandonné avec la montée en puissance de la complexité

dans les années 1970. Celle-ci a déjà fait le lit d'une longue hibernation de l'approche axiomatique, qui entrevoyait dans une mathématisation avancée de la réalité économique le ressort des vérités toutes faites. Ceux-là mêmes qui avaient fait de l'économie une théorie mathématique dans les années 1959, en commençant par Gérard Debreu, lauréat du prix Nobel en 1983 et Maurice Allais, son maître, lauréat en 1988, ou encore Kenneth Arrow et Franck Hahn, ont fini par entrevoir l'existence d'un principe d'incertitude au cœur de la rationalité économique. Le système de l'équilibre général est alors abandonné.

L'économie joue un rôle très important au sein des populations. C'est un facteur à ne pas négliger. L'économie constitue l'un des pieds qui fondent la stabilité d'un pays. Le revirement de Mbombog Mbog Bassong concernant les enjeux d'une mondialisation libérale et financière, responsable selon lui de l'abaissement du taux de croissance, est connu. Nous n'insisterons pas davantage sur le sujet. Revenons à Edgar Morin qui va plus loin. Le verdict du savant est encore plus sévère, voire cinglant, s'agissant précisément des limites actuelles de la science économique :

Ainsi l'économie, qui est la science sociale mathématiquement

la plus avancée, est la science socialement et humainement la plus arriérée, car elle s'est abstraite des conditions sociales, historiques, politiques, psychologiques, écologiques inséparables des activités économiques. C'est pourquoi ses experts sont de plus en plus incapables de prévoir et de prédire le cours économique même à court terme.

Ce sont juste des éclaircissements sur le fin fond du problème. Il ne s'agit pas tout simplement de chanter chaque jour la même chanson, finalement personne ne vous écoutera et ne prendra vos paroles au sérieux. D'après Jean Copans, l'histoire de l'anthropologie et de la sociologie dont nous disposons est décevante. En effet, elles se limitent à un exposé des doctrines théoriques, de leur succession et de leur critique réciproque. Elles répondent rarement à l'un des principes fondamentaux issus de ces disciplines elles-mêmes, à savoir la possibilité d'une sociologie de la connaissance et d'une explication sociale (au sens large) des productions intellectuelles de l'humanité.

Grosso modo, on trouve deux positions inverses et symétriques : ou bien la théorie scientifique est à elle-même sa propre explication et la situation historique et sociale n'est qu'un arrière-fond, ou bien l'on établit des corrélations mécaniques entre productions intellectuelles et relations sociales, sous le signe d'une analogie de la forme par exemple (Lucien Goldmann).

La restauration tant attendue de l'histoire africaine devrait nous servir de piste. C'est par rapport à cette falsification de l'histoire qu'on peut parler d'un rôle spécifique de l'histoire et de l'historien en Afrique. Ainsi, selon Cheikh Anta Diop, ce rôle consistera à rétablir la vérité historique pour réconcilier l'Africain avec lui-même. Cette réconciliation permettra d'éviter certains détournements spirituels, fonctionnels, financiers. Les auteurs pourront effectuer correctement des recherches sans pression. Il faut aussi impliquer la tradition orale, car elle joue un rôle fondamental dans l'histoire africaine et cela montre que l'Afrique a connu tardivement l'écriture, donc impliquons davantage le savoir ancestral. Comme l'affirmait l'historien malien et homme politique Alpha Oumar Konaré, né en 1946 : « Si l'Afrique perd sa mémoire sonore, elle perd sa mémoire tout court. »

En résumé, l'Afrique ne manque pas d'outil et d'inspiration pour concrétiser l'existence d'un paradigme pour une sociologie africaine. De sociologues on n'en manque pas, de cultures, de transmetteurs idem. Après analyse, nous pouvons dire que c'est plutôt un problème d'engagement, de détermination et de leadership pour nos dirigeants, qui se laissent emporter par le vent qui cherche toujours des failles pour faire tomber les « pieds de l'Afrique ».

Un article écrit par Nfally Diémé, *Un constat choisi*, publié en avril 2016.